

Les  
PETITES  
FUGUES



Agence Livre  
& Lecture  
Bourgogne-  
Franche-Comté

---

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant  
du 15 au 27 novembre 2021

Jean-Pierre Martin



© Hervé Thouroude

# Biographie

Jean-Pierre Martin est né le 15 mars 1948 à Nantes. Après des études secondaires au lycée Jules Verne à Nantes, il est interne en hypokhâgne à Paris au lycée Louis-le-Grand, et termine une licence de philosophie à la Sorbonne en septembre 1968.

Il rejoint la Gauche prolétarienne en 1969, et après une maîtrise de philosophie, travaille en usine pendant quatre ans comme établi : d'abord à Saint-Nazaire, puis à Saint-Etienne. Entretemps, il est condamné à deux mois de prison ferme pour « apologie du crime d'incendie volontaire ».

Il part vivre à la campagne en 1975. D'abord trois ans dans le nord-Finistère, puis près de dix ans en Auvergne, dans un hameau perché à mille mètres d'altitude. Pendant une dizaine d'années, il exerce divers métiers : chantiers, artisanat, fabrication et vente sur les marchés de ceintures de cuir et de sabots suédois (d'où le titre d'un récit publié chez Fayard en 2004, *Sabots suédois*). Cette vie marginale est ponctuée de nombreux voyages, en particulier en Amérique et en Asie. Pendant cette période, il travaille intensément le piano jazz, apprend l'harmonie et joue en trio ou en quartet.

En 1987, il décide de préparer par correspondance les concours de l'agrégation et du CAPES de Lettres auxquels il est reçu cette année-là. Après trois ans d'enseignement en lycée, il entreprend une thèse sur Michaux (qui sera éditée chez Corti en 1992), et enseigne aux États-Unis, à l'Université d'Oregon. Il pratique par intermittence, avec des musiciens de jazz, ce qu'il appelle la « lecture be-bop ». Nommé successivement maître des conférences à l'Université Lyon 2 en 1993, professeur des universités en 2000, membre de l'Institut universitaire de France en 2007. Membre depuis 2011 du comité d'orientation et de prospective du « Forum vies mobiles », il a participé au comité de rédaction des *Temps modernes*, dans les dernières années de la revue, jusqu'en 2018.

Aujourd'hui professeur émérite de littérature, membre honoraire de l'Institut universitaire de France, il est lauréat en 2019 de la bourse Cioran pour *La curiosité, une raison de vivre*. Il anime un atelier d'écriture à distance dans le cadre de l'école « Les mots » à Paris. Il vit et écrit en Ardèche.

Les premiers récits qu'il a adressés au début des années 90 à un éditeur (à Jacques Réda, pour la NRF) ont été réunis chez José Corti sous le titre *Le piano d'Epictète*. Parallèlement à une biographie monumentale, *Henri Michaux* (Gallimard, 2003), il a commencé un cycle autofictionnel sous une forme romanesque (la vie ouvrière dans *Le laminoir*, Champ Vallon, 1995, la vie artisanale dans *Sabots suédois*, Fayard, 2004, la vie pianistique dans *Real book, autopianographie*, Seuil, « Fiction & Cie », 2019), publié des romans (*Les liaisons ferroviaires*, Champ Vallon, rééd. J'ai lu, 2011, *La nouvelle surprise de l'amour*, Gallimard 2016) ainsi que deux récits-essais dans la collection « L'un et l'autre » chez Gallimard (*Queneau losophe*, 2011 et *L'autre vie d'Orwell*, 2013), entrepris une sorte d'anthropologie littéraire à partir de la lecture des grands textes de la littérature et de la pensée critique (*La bande sonore*, 1998, Corti, *Le livre des hontes*, 2006, Seuil, *Éloge de l'apostat*, 2010, Seuil, *Les écrivains face à la doxa*, Corti, 2011, et *La curiosité*, 2019, Autrement).

Son dernier roman, *Mes fous*, paru aux éditions de L'Olivier à la rentrée littéraire de septembre 2020, a figuré dans la deuxième sélection du Goncourt, dans la sélection du Goncourt des lycéens, et a été finaliste du prix Médicis.

Site de l'auteur : <https://jeanpierremartin.net>

## Bibliographie sélective

- *Mes Fous*, Éditions de l'Olivier, 2020
- *La curiosité*, Autrement, 2019
- *Real Book, Autopianographie*, Seuil, 2019
- *La honte, réflexions sur la littérature*, Folio, 2017 (Seuil, 2006)
- *La nouvelle surprise de l'amour*, Gallimard, 2016
- *L'autre vie d'Orwell*, Gallimard, 2013

# Présentation des ouvrages

## **Mes Fous, Éditions de l'Olivier, 2020**



**Mes fous**  
Jean-Pierre  
Martin



Éditions de l'Olivier

« Sandor est perplexe. Est-ce que j'attire les fous, ou bien est-ce moi qui cherche leur compagnie ? Dès qu'il sort de chez lui, ces corps errants l'abordent et s'accrochent à sa personne, faisant de lui le dépositaire de leurs récits extravagants. Il y a Dédé, le fou météo. Laetitia et ses visions étranges. Madame Brandoux, qui jure toute la journée contre le monde entier. Et bien d'autres encore. Sandor se demande s'il n'est pas fou lui-même. D'autant que Constance, sa fille, est atteinte d'une terrible maladie psychique qui l'isole du reste du monde... Avec sensibilité, avec humour, avec désespoir, Jean-Pierre Martin raconte ceux qui butent, qui penchent, qui chantent la journée et hurlent la nuit. »

## Extraits de presse

### **Article publié dans le magazine *Le Point*, novembre 2020, par Marine de Tilly**

Dans *Mes fous*, en lice pour le Médicis, Jean-Pierre Martin imagine un « herbier psychotique » d'une poésie inoubliable. Éloge de la folie.

Jean-Pierre Martin est comme Kerouac, et Balzac, et Fitzgerald, et Foucault, il aime les fous. Les étranges, les perdus et les éperdus, ceux qui butent, ceux qui penchent, ceux qui chantent la journée et qui hurlent la nuit. Sandor Novick, le héros et narrateur de son dernier roman, se demande s'il les attire ou si c'est lui qui cherche leur compagnie. À la maison, il n'a plus de femme – elle l'a quitté – et quatre enfants, dont un Asperger et une schizophrène. Dans la rue, le métro, les gares, partout, dès qu'il sort de chez lui, ils l'abordent et lui racontent leurs histoires, de fous. Il y a Dédé, « le fou météo ». Karim, « le fou politique », Laetitia et ses visions étranges. Mme Brandoux, qui jure toute la journée contre le monde entier.

Il y en a beaucoup, sur la terre, des « corps errants », comme il les nomme. « Je les appelle ainsi pour tenter de leur rendre un peu de leur noblesse » écrit Jean-Pierre Martin. Les hommes les fuient, Sandor les écoute. Et il les lit, aussi : Robert Schumann, Robert Walser, William Styron. Qu'ils soient morts ou vifs, de chair ou de papier, Sandor les aime à la folie, « ses » fous, il les considère, il les serre contre lui. Si bien qu'il ne sait plus lui-même à quoi ou qui ressemble la « normalité ». « S'ils sont fous, alors que dire de nous ? » disait Kesey dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. C'est un grand roman de la compassion, de la compréhension et de la lutte contre la normalisation. C'est un murmure – il faut prêter l'oreille –, une étreinte – il faut ouvrir les bras –, un « herbier psychotique » d'une poésie et d'une douceur inoubliables.

**Article publié dans le journal *En attendant Nadeau*, décembre 2020, par Alexis Buffet**

Le roman de Jean-Pierre Martin commence par la voix d'une autre, comme une rêverie surréaliste : « *Depuis que j'ai arrêté les antidépresseurs, dit Laetitia, j'aime bien mon disque dur. Je vois des femmes enceintes au ventre transparent d'où sortent par le nombril des milliers de cerfs-volants. Ça se passe à Pompéi pendant l'éruption du Vésuve. Toutes ces femmes s'envolent dans la baie de Naples, elles échappent au désastre* ». Laetitia, fuie par les passants pressés, se confie au narrateur qui n'a pas su, ou pas pu, passer son chemin. Sandor a le chic pour débusquer celles et ceux qu'il appelle, avec un brin de provocation et surtout une infinie tendresse, « *ses fous* ». Il recherche leur compagnie, guidé par une empathie alerte : il veut comprendre. C'est que Constance, sa fille atteinte de schizophrénie, lui a été ravie « *d'une autre façon que par la mort* ».

La présence volubile de Laetitia, sa voix, pallie l'absence et le silence de Constance. La mélancolie étreint Sandor : il est plein de vide, il est tout entier manque. La mélancolie le creuse comme la conque d'une oreille : « *Parfois, je ne suis plus qu'une oreille* », confesse-t-il d'ailleurs. Si bien que les autres l'emplissent de leurs délires. Ainsi se manifeste sa disponibilité aux insensés, à ces « *corps errants* » rencontrés par hasard : il accueille – et même recueille, avec un souci presque maniaque – leur voix, leur timbre, leur phrasé, leur folie. Voix volubiles, insinuantes, enrayées ou hurlantes – ou le silence glaçant de la voix qui se tait.

On l'aura compris, *Mes fous* est un grand roman de la voix, ou plutôt des voix, ce qui ne saurait étonner de la part de l'auteur de *La bande sonore* (José Corti, 1998) et moins encore d'un roman abordant le délicat sujet de la schizophrénie. Le narrateur est sensible aux fractures psychiques que révèlent une intonation inhabituelle, un débit trop rapide, un rire un peu trop éloquent. D'autant que les fous sont comme des acteurs sur des tréteaux : ils « *prennent en charge nos angoisses. Ils en font une mise en scène, un spectacle de rue, un théâtre furieux* ». S'il relève parfois de la commedia dell'arte (voir la gestuelle exubérante de Dédé, le fou météo), ce théâtre-là est avant tout un miroir tendu à notre « normalité » – les guillemets sont de rigueur. Car dans les cassures de la voix se font entendre les bris de l'âme et du psychisme. Remarquant « *une musique légèrement différente* » dans la voix de sa fille, Sandor ne peut s'empêcher de constater que les mots qu'elle profère « *n'ont pas le même sens que ceux des gens ordinaires. J'emploie le mot "ordinaire" à défaut d'un autre. Pour éviter le mot normal, sans doute. Tous les mots sont faussés* ». On glisse de la voix au langage, à ses insuffisances, aux mots qui font défaut et qu'il faudrait inventer. La folie mettrait-elle en échec le langage ? Elle en révèle en tout cas les failles.

Inversement, le langage devient une surface réfléchissante et trouble à la fois, qui dévoile la porosité de la limite entre la pathologie et la normalité supposée. Les très banales considérations météo du fou de la place Bertone ne diffèrent pas, en nature, des propos échangés au « *bar tabac* » du village de Haute-Loire où Sandor trouve refuge. Seule la répétition mécanique, obsessionnelle, de la même phrase trahit le fou météo. Ce sont les mêmes mots qui sont prononcés dans un cas comme dans l'autre, mais la ritournelle, l'absence de destinataire, confèrent au monologue du fou météo une coloration inquiétante. Le langage, dans son étrangeté familière, révèle un dérèglement, pas seulement climatique, mais général, symptôme d'un malaise dans la civilisation. La politique, la machine sociale, le

management, génèrent de la psychose, individuelle et collective. L'évolution de Sandor la rend visible.

Si le narrateur croit venir en aide à ses fous, ce sont eux qui le maintiennent à flot. Mais, lentement, imperceptiblement, il est entraîné par le fond. Sans surprise, c'est dans le langage le plus stéréotypé que se manifestent les premiers signes du détraquement. À travers des comparaisons figées, clichés inscrits dans le marbre de la langue, hyperboles qui ne devraient signifier que la vacuité de la langue à force d'excès, et qui finissent par dire réellement ce qu'elles disent : « *Je lis comme un fou* » ; « *Je me suis remis à marcher comme un fou.* » La construction du roman, d'une grande finesse, rend sensible le vacillement progressif de la frontière entre les fous et le narrateur. Jusqu'à la dissociation du moi et de la voix, de l'énonciateur et de son énoncé. Devenu comme étranger à lui-même, envahi par l'« *hystérie générale* », le flot des voix de la ville, Sandor constate : « *Soudain, je m'entends parler à haute voix. [...] Ce n'est pas moi, c'est ma voix* ». La schizophrénie du narrateur est sans doute moins médicale ou clinique qu'existentielle. Monolinguisme du « *demi-fou* » privé d'interlocuteur, qui s'est enfoncé dans la dépression.

Par cette attention minutieuse à la voix, par la mise en question du langage, le roman de Jean-Pierre Martin est à rapprocher des pièces du Nouveau Théâtre, d'Ionesco et d'Adamov. C'est la même drôlerie angoissante. Si l'on rit souvent des mésaventures du narrateur et de ses fous, il y a des phrases qui sont de purs éclats de douleur, d'autant plus bouleversantes qu'elles se disent avec pudeur. L'euphémisme, chez Jean-Pierre Martin, est souvent le signe de la plus vive souffrance : « *Ysé et moi, depuis que notre enfant s'est absentée, nous vivons dans une intranquillité telle que nous nous sentons parfois étrangers aux autres et à nous-mêmes.* » Ou encore : « *On se sent toujours un peu coupable lorsqu'on quitte un hôpital psychiatrique.* »

*Mes fous* est un roman savant dans sa construction, ses effets d'échos et d'intertextualité. La culture littéraire de l'auteur arrive toujours à propos pour nourrir la réflexion, creuser les émotions. Mais ce livre est surtout très drôle, mélancolique et touchant, comme peuvent l'être les romans de Richard Brautigan. Il ressemble à s'y méprendre à la vie. C'est un roman de notre temps, qui répond à une authentique urgence existentielle.

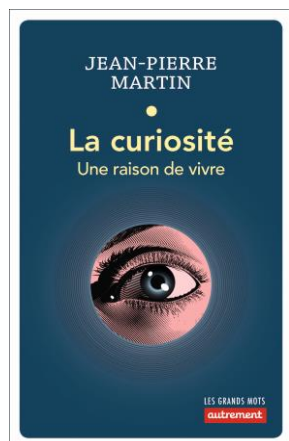
## Extrait vidéo

**Présentation du roman *Mes fous* et lecture d'un extrait par Jean-Pierre Martin, mai 2020, par Libraires en Auvergne-Rhône-Alpes**



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

## La curiosité, Autrement, 2019



« La curiosité a mauvaise réputation. Loin d'une passion triste et voyeuriste, Jean-Pierre Martin l'envisage surtout comme une vertu, un élan salutaire.

Avec l'étonnement ou le doute – sources de l'activité philosophique –, la curiosité provoque la rencontre d'un objet inattendu, jusque-là exclu de notre pensée. Elle va de question en question. Au désir de savoir, elle oppose une surprise. Elle va plus loin encore. Elle s'insurge contre l'indifférence. Son étymologie (*cura*) nous dit qu'elle prend soin du monde. Invitant à une conversion du regard, elle est une manière de penser, mais aussi une raison de vivre. »

### Extraits de presse

#### Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, septembre 2019, par Véronique Rossignol

Étymologiquement, le mot vient de *cure*, soin, souci des autres et de soi, rappelle Jean-Pierre Martin. Pourquoi alors la curiosité a-t-elle traditionnellement si mauvaise réputation ? C'est une vivifiante et très convaincante réhabilitation à laquelle s'attelle le philosophe écrivain dans cet essai lauréat de la bourse Cioran en juin dernier. « *Élan* », « *désir* », « *pulsion* », « *organe vital* » fragile et souvent menacé, « *sixième sens* »..., « *La curiosité est une expérience charnelle. Ses enjeux sont existentiels. La libido sciendi - ou désir de connaissances - est une libido vivendi - une soif de vie.* » Un moyen pour « se dépendre de soi », avance-t-il.

Avec une érudition toujours légère, l'universitaire aux multiples vies explore en avocat de la défense l'histoire de la curiosité (des encyclopédistes aux découvreurs, du « *passant naïf* » au « *curieux programmé* »), l'évolution de ses différents visages. Il emprunte à la littérature et la philosophie autant qu'à sa propre expérience, en appelle à Flaubert, Queneau, Marie Depussé, Segalen, Leroi-Gourhan, Simone Weil, Zola... et Orwell – à qui il avait consacré en 2013 un délectable récit dans la collection « L'un et l'autre » (*L'autre vie d'Orwell*) – pour nourrir cette défense et illustration de bonne curiosité.

Car bien sûr, concède-t-il en en faisant l'inventaire, il y a toutes formes de curiosité dont certaines névrotiques, mais la bonne curiosité quand elle est « *attention affectueuse au monde* » et non indiscretion malsaine n'est plus un vilain défaut mais une belle qualité. Et tout vaut mieux que « *la maladie générale et contagieuse de l'incuriosité* ». Cette incuriosité, qui fait selon lui le lit du dogmatisme, du sectarisme, du panurgisme, bref de « *tous les mots en isme* ». Celle dont ce militant de la Gauche prolétarienne en 1968, ancien ouvrier « *établi* », a été lui-même victime quand il avait 20 ans. Pour le biographe de Michaux, auteur d'*Éloge de l'apostat* (Seuil 2010) et très récemment de l'« *autopianographie* » *Real book* (Seuil, 2019), la bonne curiosité est l'antidote aux préjugés, aux idées reçues, aux prêt-à-penser. Le contrepoison contre les idéologues et les prêcheurs. Contre le conditionnement de nos savoirs et de nos goûts. Elle fait obstacle à la certitude du croyant ou du militant, refuse le totalisant, le définitif. Elle a donc partie liée avec le doute, et par là avec l'inquiétude. C'est la

condition de formation d'un esprit libre car « *la construction d'une pensée personnelle exige une disponibilité hétérodoxe et transfuge* ».

Cet éloge de la curiosité comme manière de vivre, ou mieux encore comme « *raison de vivre* », se referme ou plutôt s'ouvre sur « *Dix propositions pour une éthique de la curiosité* » parmi lesquelles cette recommandation : « *À l'esprit de finesse et à l'esprit de géométrie, associe l'esprit de curiosité et sa puissance agitatrice et transformatrice. À une éthique de la conviction, oppose une éthique du questionnement.* » À ne pas prendre comme un mot d'ordre, car la curiosité, comme le désir, ne se décrète pas. Tout au plus, nous y engage avec générosité Jean-Pierre Martin, elle se cultive.

### **Article publié dans le quotidien *Libération*, septembre 2019, par Robert Maggiori**

Elle n'en mène pas large, la curiosité : à force d'être prise pour un vilain défaut, elle s'est rabougrie, s'est faite toute petite et vit cachée. Il est vrai qu'elle a été couverte d'opprobre depuis l'Antiquité. Plutarque, la comparant au vice des espions, des calomniateurs, des sycophantes et autres mouchards, disait qu'elle « *ne songe qu'à s'élaner au-dehors, à errer autour des misères d'autrui* », alors que Montaigne en faisait, avec le désir de gloire, l'un des deux « *fléaux de notre âme* », et que Voltaire estimait qu'elle était « *naturelle aux hommes, aux singes et aux chiens* ». Même la curiosité scientifique a été stigmatisée par nombre de théologiens, qui jugeaient qu'elle ébranlait l'œuvre de Dieu. Saint Augustin l'opposait à la « *studiosité* » et écrivait : « *Celui qui a la foi ne saurait être curieux. Il croit sans voir.* »

Étrange destin, quand même, car la curiosité est née sous de bons auspices : elle a une noble ascendance, puisqu'elle vient (comme le mot curé !) de la *cura*, de la sollicitude, du soin, de l'égard que l'on a pour les êtres vulnérables et les choses fragiles. Elle s'est sans doute progressivement dévoyée, commençant par « faire attention » à ce qui a besoin d'aide, et finissant, en cours de route, par faire attention à tout et à n'importe quoi : d'abord désir de savoir, d'enquêter, de connaître, ensuite désir malvenu de se mêler de ce qui ne la regarde pas, de « fouiner » dans les affaires d'autrui. Ainsi la curiosité suscite la méfiance (alors qu'une curiosité crée toujours l'attraction), au point qu'on reconnaît de moins en moins ce qu'elle avait de vertueux.

### **« Nouvelles antennes »**

Professeur émérite de littérature contemporaine à l'université Lumière-Lyon-II, spécialiste de Michaux, Orwell, Sartre, ou Queneau, philosophe de formation – militant ouvrier aussi, artisan, lamineur, vendeur de sabots suédois et pianiste de bar –, Jean-Pierre Martin, pendant toute une période de sa vie – celle, en Mai 68, de son engagement dans la Gauche prolétarienne – n'a pas même envisagé qu'on pût être « curieux » : il n'avait pas besoin de « chercher ailleurs » puisque le marxisme-léninisme et l'althussérisme, pris pour religion, lui servaient de viatique, expliquaient tout, offraient « *le remède à la souffrance du monde* ». Longtemps, sous l'emprise d'une telle fascination, obsessionnelle et anesthésiante, il a ainsi délaissé ses poètes et écrivains chéris, déserté les salles de cinéma, étouffé son goût des voyages, bridé ses « *désirs d'explorations esthétiques, intellectuelles et sensibles* ».



Peu à peu, il a retrouvé la force de se « *relever de cette dépression assez particulière* », en parvenant à déplier l'éventail de ses intérêts, à faire revivre en lui cette *libido sciendi* qu'est la curiosité : « *Reprendre vie, c'est reprendre goût à la curiosité.* » Aussi l'essai qu'il publie aujourd'hui, écrit en un langage clair et précis, se présente-t-il comme une ode enthousiaste à cet élan de l'esprit qui, comme l'étonnement pour la philosophie, est à la base de tout *gai savoir*, constamment renouvelé, et « *permet de mettre en suspens, de déployer de nouvelles antennes, de s'interroger sur soi et sur le monde* ».

Martin n'est pas de ces ex-fumeurs qui deviennent des ayatollahs et persécutent ceux qui fument encore : il fait l'éloge de la « *bonne curiosité* », mais rappelle ses habitudes malsaines d'indiscrétion et de commérage, les « *rumeurs malveillantes* » dont elle a été entourée, ainsi que les « *terribles malentendus* », les « *pièges langagiers* » et les « *anathèmes* » qui ont accompagné son histoire. À partir de son expérience passée, il met en garde contre les dangers de l'incuriosité de toujours (le dogmatisme, l'arrogance, le fanatisme, le chauvinisme, l'« *enfermement communitariste* », l'endoctrinement...) et de celle d'aujourd'hui, que le cyberspace et les réseaux sociaux amplifient et qui favorise la « *transmission algorithmique du complotisme* », des rumeurs, des calomnies, des pseudo-faits et des fausses vérités.

Mais l'essentiel du livre est bien sûr consacré à l'éloge de la curiosité, une « *respiration vitale* », garde-fou contre la crédulité, « *antidote à l'acédie* » – ou, selon les mots de Michel Foucault, « *un sens aiguisé du réel mais qui ne s'immobilise jamais devant lui ; une promptitude à trouver étrange et singulier ce qui nous entoure ; un certain acharnement à nous défaire de nos familiarités et à regarder autrement les mêmes choses ; une ardeur à saisir ce qui se passe et ce qui passe* ». Martin organise même son essai de façon qu'il provoque lui-même le désir de savoir, puisque, plutôt que des étapes, il montre les chemins, décrit à la fois « *les curiosités pathogènes ou pathétiques mises en scène dans les livres de Borges, Flaubert, Queneau ou Huysmans* » et la façon dont, concrètement, la soif de savoir a « *poussé* » des aventuriers, des navigateurs, des hommes de science, des artistes, des philosophes, des écrivains, à la découverte de terres nouvelles, de techniques nouvelles, de théories nouvelles, de sensibilités nouvelles, de styles nouveaux...

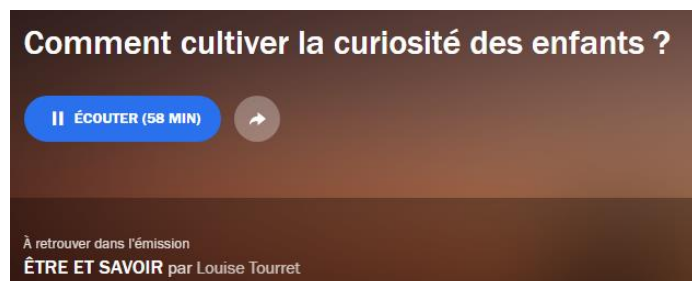
### « **Contagion mimétique** »

Dans la vie, chacun ne peut évidemment pas faire « *comme* » Marco Polo, Linné, Buffon, Diderot ou Breton : la curiosité porte sur des mini-faits quotidiens dont l'habitude empêche de voir qu'ils ont la faculté d'exciter la pensée, attiser l'imagination, dynamiser la volonté, et elle se gagne sur les forces qui l'empêchent, notamment la « *contagion mimétique* », ou encore le panurgisme, « *l'assuétude, l'hébéture, l'usure, la paresse, l'aquoibonisme, le goût pour la répétition* »...

Au fond, le plus « *curieux* », et le plus intéressant, c'est que Jean-Pierre Martin passe par la curiosité pour poser le problème de l'autonomie et de la souveraineté : comment peut naître « *une curiosité personnelle, subjective au meilleur sens du terme, comment peut-elle se forger sans trop se disperser, sans faire allégeance, mais aussi sans s'affirmer seulement contre [...] Autrement dit, comment un sujet peut-il évoluer en toute liberté dans le domaine du savoir et du goût* » ? On le voit : dans ce cabinet des curiosités, il y a des biens précieux.

## Extrait vidéo

Interview de Jean-Pierre Martin sur *France Culture* dans l'émission « Être et savoir », avril 2020, par Louise Tourret



[Écouter le podcast](#) (durée : 58 min)

## **Real Book, Autopianographie, Seuil, 2019**

Fiction & Cie  
Jean-Pierre Martin  
**Real Book**  
autopianographie



Seuil

« Autopianographie » : écrire un récit de soi au piano comme on improvise un chorus, raconter une existence à partir du rapport entre quatre-vingt-huit touches d'ivoire et les dix doigts qui les ont approchées avec ferveur.

L'auteur de ce récit a beaucoup fréquenté les pianos. Ce n'est pas un musicien professionnel. Plutôt un pianoteur. Après avoir tenté, sur le tard, de « faire pianiste de jazz », il a renoncé. Pas tout à fait cependant. Son amour intermittent du piano a pris mille formes, passant par tous les stades d'une relation passionnelle et dévoratrice : élans, déceptions, ruptures, retrouvailles enflammées... Désormais, l'amant maintes fois éconduit est résolu à poursuivre, coûte que coûte, l'objet de son désir. Il a décidé de pratiquer chaque jour, avec jouissance et obstination, des exercices d'humilité et d'improvisation. Oscillant entre deux claviers, il cherche tour à tour ses mots et ses notes.

Autant qu'un hymne à la musique de jazz comme forme de vie, ce livre est une méditation légère sur nos vocations secrètes, étouffées ou renaissantes. Être un peu autre que soi, voilà ce qu'une pratique artistique, même modestement mise en œuvre, nous donne à rêver. Tout amateur (l'amateur : celui qui aime) se reconnaîtra dans ces lignes – que son violon d'Ingres se nomme chant lyrique, dessin, théâtre, saxophone ou claquettes.

## Extraits de presse

### Article publié dans le magazine *Diacritik*, février 2019, par Jacques Dubois

Jean-Pierre Martin est homme de passions et, comme il aime à dire, de « saisons ». Celles-ci se succèdent et se bousculent dans sa biographie, l'une reniant parfois les autres, et on lira à ce propos son audacieux et bel *Éloge de l'apostat* (2010) donné pour l'accès à une *vita nova*. Ces saisons-passions, il nous les a contées dans une quinzaine d'ouvrages dont plusieurs autobiographiques. Où l'on va trouver de la militance révolutionnaire, de la militance ouvrière, de la militance hippie et montagnarde, du roman et de la critique littéraire (Michaux, Queneau, Orwell), avec, par-dessus tout et subsumant tout le reste une passion dévorante du piano et plus spécifiquement du piano-jazz.

Cette passion musicale prendra naissance à Nantes sur un piano acquis par les parents du lycéen et qui ne sera jamais accordé. Elle profitera aussi vaille que vaille des leçons de solfège données par une voisine de palier, l'excellente Albertine Bredeau, qui par bonheur ne fit pas trop de dégâts chez l'apprenti. Elle va ainsi conduire Jean-Pierre jusqu'à aujourd'hui dans l'Ardèche du nord et jusqu'à une grange restaurée à la seule fin de pianoter à loisir sur un Kawai quart-de queue en compagnie de l'ami Stève, contrebassiste. Mais avec le soutien aussi d'un *Real Book*, recueil fabuleux de partitions de jazz et de musiques populaires, ouvrage durement acquis jadis et qui est, apprend-on, « *un livre fait à l'adresse des musiciens du monde entier par des anonymes aussi zélés que les copistes du Moyen Âge.* » (p. 81)

De la Bretagne à l'Ardèche, l'existence de Jean-Pierre connut ainsi maints épisodes dont le piano fut rarement absent soit que l'instrument fût rêvé, imaginé ou pratiqué suivant les opportunités. Le découpage du présent livre est lui-même tout scandé des rythmes du jazz et l'on abordera avec profit l'ouvrage comme une suite de chorus ou d'improvisations.

La passion de Jean-Pierre Martin tourne autour de trois convictions comme entremêlées : je ne serai jamais un vrai pianiste, ayant commencé trop tard ; je n'aime rien tant que pianoter et parfois même en compagnie de vrais musiciens et en public ; pour progresser au piano ou en piano, il faut s'exercer nuit et jour et, jusqu'à un certain point, oublier les livres, les voyages, l'amour, ce qui n'est guère accordé à un Jean-Pierre débordé par ses passions quand l'une n'efface pas les autres.

Le présent ouvrage est de quelque manière un *Real Book* strictement personnel en ce qu'il n'en finit pas de collectionner et de nommer les grandes références jazzistiques. Et J.-P. Martin de nous confier par exemple qu'il commença par aimer « *l'aube du jazz, le ragtime, le blues, le boogie* (p. 62), ajoutant « *Je n'allais pas en rester là. Je communiais avec Telonious Sphere Monk.* ». C'est dire aussi que le présent volume si alerte et si chaleureux est un vaste hommage à la musique afro-américaine et à ses géants dont plusieurs « moururent à la tâche ». Mais il y eut des temps forts dans la carrière comme le jour où, descendant de la montagne arverne où il fabriquait et vendait alors des « sabots suédois », il se rendit à Paris pour acquérir rue Monge à Paris un Schimmel 118 hors de prix. La commerçante lui fit de bonnes conditions de service, ayant cru reconnaître en lui non pas John Coltrane, comme il l'eût sans doute voulu, mais Jean Ferrat en raison d'une ressemblance physique. La montagne était belle de toutes les façons.

Des anecdotes sans doute dans ce *Real Book* que nous réserve Jean-Pierre mais aussi quelques *chorus* inspirés. Ainsi de l'hommage rendu à la contrebasse et aux contrebassistes. Entraîné par son élan, notre essayiste voudrait nous faire croire que ladite contrebasse jugée indispensable à la domestication du piano fut à l'origine un instrument préhistorique en forme de massue que maniait un musicien vêtu d'une peau de bête et qu'il orna de cordes. Et puis, encore, cette autre capsule également savoureuse : « *Nous sommes en 1911. Le contrebassiste noir de l'Original Creole Orchestra, Bill Johnson, joue un boogie. Mais voici qu'il casse son archet. Il finit en jouant pizzicato. Rupture épistémologique* » (p. 127)...

De l'épistémologie à la métaphysique, il n'y a pas loin. En tout cas, à un tournant de page, est invoquée une théologie toute laïque qui incarne Piano en reine que Martin nomme Divine à plus d'une reprise. Mais écoutons encore : « *Sonore, il (= Piano) nous défie et nous dépasse. Mégalomane, il nous donne à imaginer le grand Tout. La passion du Piano nous dit ceci : C'est trop difficile, l'Amour, pour qu'il ne soit qu'humain.* » (p. 98)

Dans son *Real Book* qui s'inscrit comme naturellement dans une collection « Fiction & Cie » déjà fréquentée du même auteur par deux fois auparavant, nous retrouvons Martin à son meilleur, tantôt en narrateur malicieux de souvenirs plaisants, tantôt en sémiologue averti qui réfléchit à un art qui fut comme désespérément le sien et qui le comble encore de bonheur à l'heure actuelle.

### **Article publié dans le quotidien *Libération*, septembre 2019, par Claire Devarrieux**

Si la curiosité vous prend d'aller voir de plus près qui est Jean-Pierre Martin, il convient de se reporter à son « *autopianographie* » intitulée *Real Book*, parue l'hiver dernier. C'est un portrait de l'écrivain au piano, comme le sous-titre l'indique, une manière de parler de soi en biais. Une manière, en fait, de « *rafraîchir un genre éculé* ». Au passage, on note quelques réflexions sur ledit genre. Évoquant l'adolescent obéissant qu'il fut, Jean-Pierre Martin explique qu'il se risquait « *déjà* » à des explorations en dehors des partitions assignées : « *S'il n'y a pas un "déjà" dans une autobiographie, ce n'est pas une autobiographie.* »

### **Voisine**

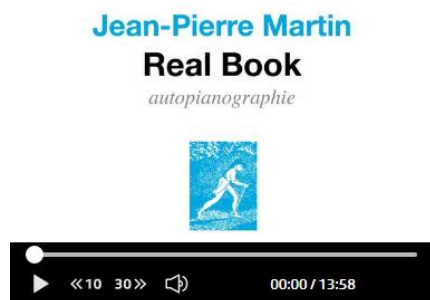
Puis, à propos des premiers contacts peu inspirants avec le clavier, dus aux leçons de Mademoiselle Breteau, Martin raconte comment un beau jour il a passé tout ça par-dessus bord. Et voilà qu'il en éprouve de la honte : « *J'ai évoqué Mademoiselle Breteau, parmi bien d'autres personnages de mon passé, parce qu'elle est intimement liée au début de ma vie pianotante ; mais aussi parce que, comme l'écrit à peu près George Orwell, les seules autobiographies dignes de foi sont celles qui dévoilent quelque chose de honteux.* » Néanmoins, le lecteur se met volontiers à la place de l'élève de Mlle Breteau. Celle-ci est à la fois le professeur et la voisine. Impossible de faire, ou plutôt de ne pas faire, du piano chaque jour sans qu'elle le sache !

Établi, insurgé, voire prisonnier : ces trois états sont incompatibles avec l'instrument. Les doigts de l'ouvrier, en outre, n'auraient pas pu tutoyer les touches. C'est dans ses doigts qu'une fois perdu pour la Cause (du peuple), et parti pour le Finistère lire et marcher au bord

de la mer, l'auteur ressent l'absence du clavier. Là-dessus, il s'installe en Auvergne, fabrique des sabots et travaille à devenir pianiste de jazz : « *Le jazz prenait possession de ma vie* ». *Real Book* emprunte son titre au répertoire acquis par l'auteur « à Eugene, Oregon », « *un volume de feuillets libres qui chantent et se scattent, un ouvrage qui swingue* ». *Real Book* est un bon manuel d'initiation au jazz et à ses pianistes, pas seulement Bill Evans et Herbie Hancock.

## Extrait vidéo

**Présentation de l'ouvrage *Real Book* sur RTS dans l'émission « Magnétique », août 2019, par Ivor Malherbe**



[Écouter le podcast](#) (durée : 14 min)

## ***La honte, réflexions sur la littérature*, Folio, 2017 (Seuil, 2006)**



La honte : émotion particulièrement inavouable, à la fois historique et singulière, intime et collective, plus que toute autre, peut-être, extensive, expansive, contagieuse et susceptible de traverser tous les individus sans distinction.

La honte, c'est aussi un des grands ressorts de la littérature. Nous pouvons en effet nous sentir solidaires de quiconque fait l'aveu de sa honte, et singulièrement de celui qui l'écrit, parce que, ayant partie liée avec notre expérience commune, il est celui qui nous dit « honteux lecteur, mon semblable, mon frère ».

Plongeant dans les gouffres de la déconsidération de soi, la littérature ose briser avec fracas le « silence sacré de la honte ». Relisant de grands textes (Rousseau, Dostoïevski, Kafka, Leiris, Gombrowicz, Duras, Philip Roth, Rushdie, Coetzee...), Jean-Pierre Martin déploie les multiples formes de la honte – intime, sociale, historique, politique – en particulier au cœur du récit des survivants (Levi, Antelme, Semprun, Seel...), dans la trame du roman des origines (Memmi, Camus, Cohen, Nizan...), à la source du geste même de l'écriture (Gombrowicz).

Ces fragments de discours honteux que tient la littérature, mieux que toute théorie, restituent au plus près l'incessante transformation d'un sujet en un objet.

## Extraits de presse

### **Article publié dans le journal *Le Figaro*, novembre 2006, par A. E.**

Le singulier sied mal à un sentiment aussi complexe que la honte. C'est pourquoi Jean-Pierre Martin le conjugue au pluriel. Le « s » final ouvre alors une fenêtre sur l'infini. Les hontes : celles qu'on éprouve à l'égard de ses parents, son milieu social, son corps, l'histoire de son peuple... Jean-Pierre Martin en dresse la cartographie et en analyse avec bonheur les fruits littéraires. Car entre l'écrivain et l'homme honteux, il y a nécessairement ce socle commun qu'est l'expérience du dégoût de soi ou des autres. Selon les cas, la honte est un ferment qui produit « *la piquette aigre du ressentiment* » ou les grands crus de la littérature. En passant au crible Proust, Rousseau, Dostoïevski, Mishima et tant d'autres, Martin observe comment ce sentiment, une fois transcendé par l'écriture, arrache l'écrivain à sa boue originelle. Transformée en or, cette mélasse d'opprobre libère aussi le lecteur de sa honte, tout en lui offrant ce petit supplément d'âme dont croient parfois manquer les gens ordinaires.

### **Article publié dans *Philosophie magazine*, septembre 2012**

Qui ne s'est jamais senti honteux? La honte frappe sans vergogne. Elle surgit sitôt qu'un « Je » se trouve pris dans le regard d'un « Tu ». L'étendue de cette relation embusquée où se joue la reconnaissance, l'écrivain polonais Witold Gombrowicz a su l'explicitier avec humour: «*L'homme dépend très étroitement de son reflet dans l'âme d'autrui, cette âme fût-elle celle d'un crétin*» (*Ferdydurke*). Tel est le drôle de point de départ de l'essai littéraire de Jean-Pierre Martin, *Le Livre des hontes*. Gilles Deleuze, radical, y est mis en exergue: «*La honte d'être un homme, y a-t-il une meilleure raison d'écrire?*» Le pourpre de la honte donne ses couleurs à l'un des affects les mieux partagés et des plus persistants. Le même Gombrowicz en a souligné toute la force rétroactive dans ses *Souvenirs de Pologne*: «*Aujourd'hui encore, le rouge de la honte me monte au visage lorsque je me remémore mes gaffes pénibles d'il y a quarante ans.*»

À travers elle, l'esprit, sans médiation, se fait chair. Elle dénude le sujet. Pure exposition, révélation au sens photographique du terme, elle advient dans le geste même de la publication, entendu comme possible «*entreprise d'éhontation*». Jean-Jacques Rousseau, Yukio Mishima, Franz Kafka, Marguerite Duras, Jean-Paul Sartre, Pierre Bourdieu, Michel Leiris, Albert Camus, Fritz Zorn, Jean Genet, Joseph Conrad, John Maxwell Coetzee, etc., figurent une cohorte d'auteurs honteux. L'ouvrage dévoile en quoi l'écriture se fait «*anthropologie et phénoménologie de nos émotions les plus inavouables, mais aussi consolation, et même, sans doute, vengeance contre l'impuissance ou l'infériorisation de soi*».

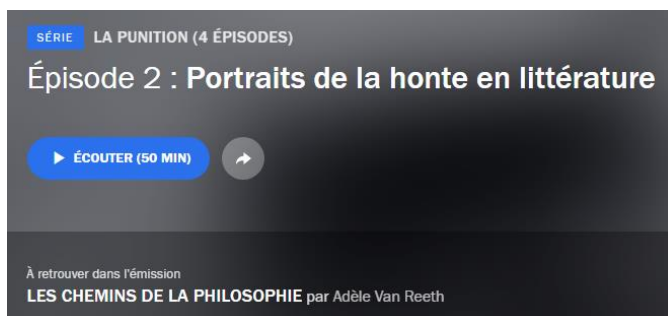
## Extraits vidéo

**Présentation de l'ouvrage *La honte, réflexions sur la littérature* sur *France Culture* dans l'émission « Deux minutes papillon », février 2017, par Géraldine Mosna-Savoie**



[Écouter le podcast](#) (durée : 2 min)

**Interview de Jean-Pierre Martin sur *France Culture* dans l'émission « Les Chemins de la philosophie », mars 2017, par Adèle Van Reeth**



[Écouter le podcast](#) (durée : 50 min)

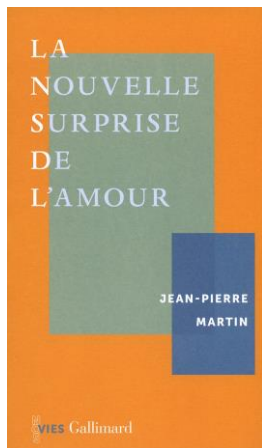
**Interview de Jean-Pierre Martin sur *RTS* dans l'émission « Haute définition », avril 2017**



[Écouter le podcast](#) (durée : 15 min)



## ***La nouvelle surprise de l'amour, Gallimard, 2016***

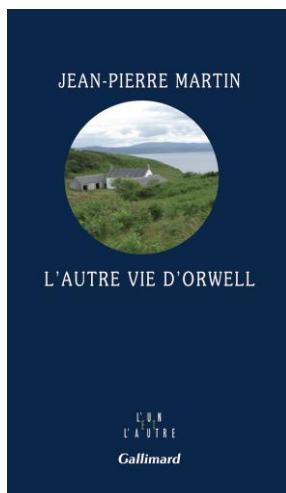


« Éva était ma surprise, ma vie recommençait avec elle, il fallait bien que je l'admette. Pour me dédouaner, je fis comme si elle était responsable de notre histoire. J'étais emporté par une force qui me dépassait.

Dans un premier temps, luttant contre mon propre désir, je l'incitai à vivre sa vie.

Je ne voulais pas la retenir. Nous habitons deux continents éloignés. Un océan nous séparait. Le bouleversement qui s'était emparé de moi ne ressemblait à rien de ce que j'avais vécu auparavant. J'étais ailleurs. J'étais transfiguré. À l'approche de la soixantaine, je refis mon éducation sentimentale. Mais à rebours. »

## ***L'autre vie d'Orwell, Gallimard, 2013***



« Sur un fond de silence et de solitude, on perçoit le bruissement de la mer. La ferme est seule en contrebas, plus seule encore que je ne l'imaginai d'après les lettres et les descriptions.

Maintenant que je tiens Barnhill sous mes yeux, maintenant que je peux contempler ce paysage, cet océan, que je devine le jardin désormais abandonné, que j'aperçois des restes du verger, maintenant que je peux imaginer l'homme oscillant entre la main à plume et la main à charrue, entre la chambre où s'invente Big Brother et cette vie du dehors livrée aux éléments, à l'écart de l'Histoire, je ne vois pas davantage de raison majeure, de raison tout court qui l'emporterait, qui puisse justifier cette fugue, mis à part ce qui dépasse la raison, une pulsion profonde, une intériorité exigeante, radicale, propulsant assez loin de ce que l'on croit être soi, de la figure de soi que les circonstances ont façonnée, et de ce que l'on passe pour être au regard des autres. »

### **Extraits de presse**

#### **Article publié dans le quotidien *Sud Ouest*, février 2013**

Qui ne connaît, à défaut de l'avoir lu, *1984*? Qui ne sait que ce roman dénonce Big Brother, autrement dit le triomphe du totalitarisme – de nature stalinienne bien entendu, puisque le nazisme avait été vaincu quand George Orwell le fit paraître, en 1949. Quelques mois plus tard, il mourait et, quelques décennies plus tard, l'Union soviétique disparaissait. Malgré cela, *1984* reste d'actualité car l'homme, serait-il postmoderne, n'en a pas fini avec la tyrannie.

Jean-Pierre Martin, qui, un temps, adhéra profondément au maoïsme et qui s'en est détaché grâce, tout à la fois, à la nature et à la littérature, au travail des champs et à Michaux (entre autres), ne pouvait qu'aimer Orwell. Pour la raison que celui-ci écrivit *1984* en se coupant des



illusions du monde, en se retirant dans une île écossaise quasiment inhabitée (sauf par les cerfs qui y pullulent), l'île de Jura. Où il cultiva avec un acharnement prométhéen son jardin tout en réfléchissant à la meilleure façon de tordre le cou au despotisme.

Martin est donc retourné sur les pas du rebelle – ou plutôt du récalcitrant. Mais pas que sur les pas. Faire un tour sur l'île de Jura ne lui aurait pas suffi. Martin a aussi rouvert les livres d'Orwell. Et, ce faisant, il s'est mis à nu, ou presque. Si bien que, très vite, on comprend que les questions qu'il pose au lecteur au fur et à mesure de son parcours en terre orwellienne, il se les pose d'abord à lui-même, ne serait-ce que parce qu'il est né, nous dit-il, l'année même où Orwell achevait *1984*. Et c'est ce qui rend son propre livre, *L'Autre Vie d'Orwell*, passionnant, émouvant et terriblement actuel.

J'en veux pour preuve, et ce sera notre conclusion, cette réflexion d'un biographe peu ordinaire : « Plus qu'une vie réalisée à un endroit du monde, tous les hommes retirés ont en commun un élan, une utopie. Ils dessinent une autre carte du monde. » Nous l'espérons pour eux. Pour nous. Et pour la littérature.

### **Article publié dans *Livres Hebdo*, décembre 2012, par Véronique Rossignol**

Ferme de Barnhill, île de Jura, archipel des Hébrides intérieures, Écosse : c'est dans ce bout du monde qu'Eric Blair, alias George Orwell, arrive à pied en mai 1946. Il a 43 ans, il est veuf depuis un an et père adoptif d'un garçon de 2 ans. Malade des poumons depuis sa jeunesse, il sait son temps compté. C'est là, face à l'océan, qu'il écrira *1984*. Là qu'il passera les trois dernières années de sa vie. Soixante ans plus tard, l'écrivain Jean-Pierre Martin marche à son tour jusqu'à Barnhill. Autour de ce choix, l'essayiste dont son *Éloge de l'apostat : essai sur la vita nova* paraît au Livre de poche en janvier, propose une variation inspirée, biographie réflexive et fraternelle où cet « amoureux des lieux reculés » entrelace les hypothèses et enregistre les échos.

Barnhill, c'est un peu le Walden d'Orwell, compare Martin. Comme Thoreau dans sa cabane au fond des bois, l'écrivain met en pratique un quotidien de pionnier, dans une économie frugale : couper du bois, faire pousser des légumes, chasser, pêcher... C'est un ascétisme très actif où une dépense physique intense, au grand air, côtoie l'intérieur travail intellectuel. Mais pour Martin, comme pour Jean-Claude Michéa analysant les complexités politiques de l'écrivain dans *Orwell anarchiste tory*, le paradoxe entre l'intellectuel baroudeur engagé dans l'Histoire et « l'homme retiré » apparaît moins comme un grand écart que comme la position cohérente d'un « être divisé », qui dans sa tentation du désert transforme en actes les valeurs de *common decency* qu'il admire.

Mais à la différence de Thoreau, Orwell, qui n'a pas vécu dans la solitude ses années d'insulaire, n'a pas fait le récit de cette ultime expérience. Dans le *domestic diary* où il a consigné en jardinier scrupuleux les changements météorologiques, n'apparaissent jamais les états d'âme, le roman en cours d'écriture... Pourtant, au terme de *L'autre vie d'Orwell*, de la dernière notation du carnet de Jura, datée du 24 décembre 1948, surgit une improbable émotion : « Partout, des perce-neige en fleur. Quelques tulipes. Des giroflées essaient encore de fleurir. »

## Extrait vidéo

**Interview de Jean-Pierre Martin sur *France Culture* dans l'émission « La Compagnie des auteurs », septembre 2018, par Matthieu Garrigou-Lagrange**



[Écouter le podcast](#) (durée : 58 min)

**Contacts :**

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté  
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon  
Tél. 03 81 82 04 40  
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon  
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues  
[g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr)
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues  
[n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr)
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics  
[m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr)
- Marion Clamens, directrice  
[m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr)

Site Internet : [livre-bourgognefranche.comte.fr](http://livre-bourgognefranche.comte.fr)  
Site Internet du festival : [lespetitesfugues.fr](http://lespetitesfugues.fr)



**Agence Livre  
& Lecture**  
Bourgogne-  
Franche-Comté